

- Mathurin Goby ?
- Parti pour l'Amérique avec sa femme et ses six enfants.
- Jourdain ?
- En prison pour vol qualifié...

Débâcle baissa la tête. L'eau-de-vie buo le grisait terriblement. Il essaya de lâcher quelques diatribes, il jura de nouveau que Valgras ne périrait que de sa main, puis dompté par l'ivresse, il allongea ses bras sur la table et s'endormit.

Ses camarades commencèrent une partie de cartes.

Le soir, ils soupèrent ensemble.

Débâcle, incapable de se soutenir, fut emmené par Marcel dans un méchant garni.

Quand il s'éveilla le lendemain matin il gardait à peine conscience de ce qui s'était passé.

Après avoir remercié Marcel, s'être enquis du cabaret où on le trouvait en compagnie de Langlois, il annonça qu'il allait se mettre à la recherche de sa femme et de sa fille, et quitta le cabinet de son camarade.

Il se rendit en effet sur les hauteurs de la rue Mouffetard qu'il habitait avant la guerre, et chercha son ancienne maison. Plusieurs fois il passa devant sans la reconnaître; les numéros avaient été changés, par suite de l'érection de nouveaux immeubles; la façade blanchie, les croisées peintes lui donnaient un air respectable. La nouvelle concierge ne comprit pas même ce qu'il voulait dire quand il prononça les noms de celles dont il avait perdu la trace.

Alors il erra chez les petits fournisseurs s'informant de boutique en boutique. On se contentait de secouer la tête. Dix années effacent tant de choses !

Cependant à la fenêtre d'un rez-de-chaussée occupé par une blanchisseuse, ayant reconnu une pauvre fille bossue qui y passait ses journées, même au temps où il demeurait dans ce quartier, il s'approcha de la croisée ouverte, et parla à la petite bossue. Cello-ci le regardait avec ses grands yeux tristes, baissant la tête de temps à autre, comme pour confirmer ce qu'il disait.

— Oui, répondit-elle enfoncée d'une voix dolente, je me souviens de Marthe qui était si douce, de Balsamie qui était si belle... Chaque matin elles passaient devant ma fenêtre, et je crois bien qu'elles le faisaient par amitié, comprenant que ma vie était triste... Après la guerre et les malheurs qui suivirent, je les vis moins souvent, votre femme avait les yeux rouges et l'enfant pleurait...

Jamais elles ne parlaient de leurs soucis ni de leurs affaires, mais on devinait vite la vérité... Les robes s'effrangeaient, c'était la misère... Elles gardaient leur chambre cependant... Un jour le propriétaire les chassa... Marthe s'enfuit, un petit paquet à la main. En passant devant la fenêtre elle s'arrêta :

— Je regrettais de ne plus vous voir, me dit-elle, mais je change de quartier. Une ancienne voisine a pitié de moi, elle m'offre de partager sa chambre...

— Où allez-vous demeurer, Marthe ?

— Rue Maubert, numéro 10.

— Rappelez-vous que je vous aimais bien; si vous le pouvez, amenez-moi Balsamie de temps en temps.

Elle me le promit, et cependant jamais je ne l'ai revue.

— Merci, répondit Jean Debâcle, je cours place Maubert.

À l'adresse indiquée il trouva une vieille créature balayant une cour infecte, et lui demanda si Marthe Debâcle logeait toujours dans sa maison.

— Il y a beau jeu qu'on lui a signifié son congé, répondit la portière d'un air rogue. Monsieur n'aime pas les non-valeurs. Tant qu'elle a payé ça a bien marché... De fait, elle n'a jamais payé personnellement... Une vieille chiffonnière la logeait par charité. Quand elle est morte laissant pour toute fortune sa hotte et son crochet, Marthe Debâcle était malade. On l'emmena un matin à l'hôpital, et depuis je n'ai pas eu de ses nouvelles.

— Savez-vous à quel hospice elle fut soignée ?

— Non, répondit la mégère.

Elle donna un furieux coup de balai dans un tas d'ordures, comme si elle voulait chasser plus vite le malheureux qui se tenait pantelant devant elle, la tête baissée, les yeux rouges. Jean s'éloigna lentement. Que faire ? Il alla d'un hospice à l'autre, interrogeant, cherchant. Il apprit enfin que Marthe Debâcle était en 1876 restée deux mois à l'hospice de la Pitié, et qu'elle en était partie sans qu'on sût où elle allait et ce qu'elle comptait faire.

Désormais Jean avait perdu sa trace, il devenait inutile de chercher davantage. Les rares amis qu'il retrouva ne l'avaient jamais revue depuis les événements de la guerre et de la Commune. Peut-être était-elle morte de misère au coin d'une rue, et l'avait-on jetée dans la fosse commune. Il se trouvait seul, en face d'un passé maudit, et d'un avenir gros de haine.

Il avait employé une semaine en démarches infructueuses, et pendant ce temps il grossissait une note chez le marchand de vin.

Il fallait prendre un parti et gagner de quoi manger.

Seulement Jean ne voulait plus travailler tous les jours de la semaine.

Il comptait réserver une partie de son temps pour ce qu'il appelait ses affaires.

Il s'informerait, lirait les journaux, chercherait des alliés, sinon des complices, et aviserait au moyen de se venger de l'homme qu'il rendait responsable de toutes les calamités qui s'étaient succédées dans sa vie. Il ne disait point qu'il avait bien plus obéi à ses passions, qu'il n'avait suivi de dangereux conseils. Il oubliait que Marthe négligée, battue, pleurait souvent, en serrant son enfant dans ses bras. Il ne voulait plus se souvenir que maintes fois il répéta à la malheureuse créature que la vie à deux lui était à charge, et qu'elle partirait si elle n'était pas lâche.

Elle restait, cependant, courbant le dos sous les coups, se demandant ce qu'elle deviendrait avec l'enfant chétif si elle quittait son foyer misérable. Il se rappelait seulement qu'il comptait la retrouver à son retour en France, et cette malheureuse lui manquait à cette heure plus qu'il n'aurait pu l'exprimer. Et sa fille ? Elle devait être grande maintenant, à moins qu'elle eût disparu comme la mère, dans le même abîme de misère et de douleurs.

Pendant une semaine Jean Debâcle retourna son chagrin dans sa pensée, comme on fait du fer dans une plaie; puis par un effet violent il s'efforça de chasser ces fantômes.

Il exerçait le métier de manouvrier, et gagnait assez d'argent pour vivre.

Des semaines, des mois passèrent, pendant lesquels Debâcle se lia avec quelques uns de ceux que le parti populaire considérait comme des meneurs.

On savait qu'on pouvait compter sur lui, et bientôt il exerça une certaine influence dans les groupes de ceux qui rêvaient une nouvelle révolution sociale, et à qui le sang versé pendant la première Commune ne suffisait pas.